

L'anglais, oui, mais chez Shakespeare et dans le Times...

Autor(en): **Magni, Gérald**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): - **(2012)**

Heft 2

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-514654>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



Construction de lignes pour le téléphone de campagne 96. La communication -et la compréhension- sont des conditions nécessaires pour le succès à l'engagement.

International

L'anglais, oui, mais chez Shakespeare et dans le *Times*...

Lt col Gérald Magni

C'est, bien sûr, l'arrivée, dans le tissu des publications militaires, de *Military Power Review* (MPR), qui nous interroge à plus d'un titre. En d'autres termes, la présence de l'anglais véhiculé par la nouvelle revue. Mais soulignons, d'entrée de jeu, que le commentaire apporté par le divisionnaire (cr) Dominique Juilland (cf. RMS+ No 3 mai-juin 2010), dans sa présentation du document, est de nature à modérer notre préoccupation. En l'occurrence, nous lisons : « Ce n'est pas la langue anglaise que l'on parle dans les états-majors internationaux : ce n'est qu'un instrument de communication permettant à des officiers d'origines différentes de mener une action commune. » La citation se réfère à une remarque entendue dans une haute école militaire française.

Mais voyons un peu. Le « tout à l'anglais » a de quoi privilégier notre interrogation. Cette caisse de résonance où se déclinent envahissement par les anglo-américanimes, anglomanie galopante -que nous serions amené à traduire par une démission de l'esprit-, subversion linguistique, bref une typologie qui entend imposer au grand public un anglais qui n'est, en dernier ressort, qu'un charabia approchant. Les vecteurs de cette érosion évoluent sous la bannière de tous les domaines de la vie quotidienne : la mode bien sûr, la publicité, l'économie en général, les sports, la finance, l'informatique, les télécommunications, les moyens d'information. Le monde du spectacle n'est pas en reste, dont le fer de lance est la prolifération exubérante des nombreux festivals estivaux, autour desquels s'articule la galaxie des non moins nébuleuses « parades » !

Prenant le contre-pied de ce brouet atlantique, la « Défense du français (CH) » de même que ses homologues « Verein für deutsche Sprache (D) » et « Deutsche Sprachwelt (D) », excédés devant l'abâtardissement véhiculé par la piste d'un anglo-américain primaire, entendent bien, par le dialogue, créer des passerelles visant à opposer un refus face au spectre de cette mode qui commence

à sentir le rance ! Un dialogue qui sollicite les organes politiques fédéraux et cantonaux, les invitant à prendre les dispositions adéquates afin que le monde économique, sportif, culturel, etc., ne s'octroie des droits illégitimes dans le domaine linguistique qui relève, lui, du patrimoine public. Les rédactions des moyens d'information - qu'ils soient écrits, radiophoniques et télévisés -, les grandes régies, les départements fédéraux et cantonaux de même que les écoles, sont autant de protagonistes qu'il importe d'intégrer à cette logique. Si vous n'avez rien à dire, dites-le alors en anglais ! Cet anglais, un peu « fous-y-tout » ne peut être justifié ni par un argument commercial et financier. Il y manque un fort accent américain. Et comme l'a dit Jean Rostand, « avoir l'esprit ouvert n'est pas l'avoir béant à toutes les sottises ». On se prend à douter que les mots allemands, français ou italiens puissent avoir un sens puisque le « sabir atlantique » semble suffire à tout signifier, à tout exprimer. Le grammairien et linguiste Etiemble, professeur en Sorbonne, entendait donner à l'anglais sa vraie dimension, ne rappelait-il pas : « L'anglais oui, mais chez Shakespeare et dans le *Times*. » Les anglophones nous suivent dans cette sémantique, qui vise à protéger leur langue ! Alors, ne tombons pas dans cette vogue qu'est l'anglomanie. Et c'est bien de l'anglomanie que nous parvient ce qu'il y a de plus crétinissant dans le mercantilisme ambiant et de la pollution publicitaire. Nous étofferons notre propos en soulignant que les collégiennes et les collégiens, dans les années '50, guidant leurs pas vers leurs premières leçons d'anglais, les plaçaient sous la bannière de Cambridge et de la BBC !

Cette nouvelle dimension du « tout à l'anglais » nous amène à nous interroger, en toute lucidité, sur le tissu linguistique qui menace de se mettre en place chez nous. Car, outre le français, l'allemand - nous parlons ici de la « Hochsprache » -, eh, oui, est menacé à son tour. Soulignons que les italophones (d'Italie) ne sont pas en reste. Voyons un peu : dans la Péninsule, le principe de la sauvegarde de la *privacy* des adolescentes ne saurait



Introduction à l'exercice pour une section de fusiliers.

plus être remis en question. La rencontre au sommet de chefs d'Etat, à l'Aquila, au début de l'été 2010, avait vocation de *summit* pour l'ensemble des acteurs, moyens d'informations inclus, bien sûr. Poursuivant notre piste dans la rhétorique de l'esbroufe, une jeune femme, lors d'un entretien d'embauche, affichant pavillon du concubinage, sollicitera son statut de *single*. Les présidents respectifs de la « Camera » et du « Senato » sont appelés à gérer le dialogue et l'écoute devant une grille de parlementaires, souvent *over* 50 ans.

C'est, bien sûr, le volet de la Suisse alémanique que nous entendons privilégier dans notre interrogation. Un volet, propre à nous préoccuper, et que nous n'hésiterons pas à qualifier de fer de lance autour duquel est susceptible de s'articuler la typologie des relations entre francophones et alémaniques. Une pratique de presque un demi-siècle de cette partie du pays nous amène à la constatation suivante : La « *Bereitschaft* » à parler l'allemand - entendons-nous bien, la norme de l'allemand - est-elle effectivement ancrée outre-Sarine ? Notamment lorsque nos voisins Confédérés ont pour interlocuteur un non germanophone ! N'assiste-t-on pas à un désengagement en matière de pratique de la culture et de la langue germaniques ? Et quand bien même cet interlocuteur, en guise de parade au « (Neu-)hochdeutsch » - pour ne pas heurter les sensibilités locales - s'exprimerait par le canal de l'un des dialecte(s) alémanique(s). Nous nous

plairons à rappeler que le spectre et le prétendu tutorat s'articulant autour du « *Grosser Nachbar im Norden* » sont désormais d'un autre temps. Il s'ensuit que les acteurs alémaniques, emboîtant le contre-pied à cette érosion politico-sémantico-linguistique, privilégient le créneau du « tout à l'anglais ». Entraînant dans la foulée un cercle toujours plus large de protagonistes de la Suisse francophone. Après avoir, une vie durant, en milieu alémanique, dû composer avec le « *Schweizerdeutsch-französisch* », n'allons-nous pas être sollicités, à notre tour, par le « *swiss-english* » ? Créneau vers lequel une palette de francophones vont s'infiltrer en vue de se soustraire à l'astéroïde de la « germanisation » notamment. Mais la bannière de la « perte d'identité » énoncée ci-contre, ne reflète-t-elle pas, dans de nombreux cas, tout simplement l'inaptitude du sujet à s'exprimer dans une langue étrangère, en l'occurrence l'allemand ! Inaptitude découlant souvent d'un bagage scolaire mal assimilé. Par voie de conséquence, que la communauté suisse-alémanique ne se berce d'illusions en tendant à ouvrir la voie à l'implantation de l'anglais en Suisse francophone. C'est alors que deviendrait effectivement réalité le « *Röstigraben* » ! Car, qui parmi les francophones entendrait ouvrir le dialogue avec nos interlocuteurs alémaniques, ces derniers acquis, de facto, au « *swiss-english* », dialogue lors duquel serait bredouillé, de surcroît, un pseudo-anglais inventé ! Dans cette typologie du « tout à l'anglais », nous ne pouvons que privilégier la piste véhiculée par le linguiste Claude Hagège, professeur au Collège de France (diplômé de l'Ecole Nationale des Langues Orientales en hébreu et russe, titulaire d'une licence en chinois). Citons l'éminent lettré dans son *Dictionnaire amoureux des langues*, Plon/Odile Jacob, 2009, « Il n'y a d'autre moyen de communiquer avec les peuples dont on ignore la langue que d'apprendre cette dernière [...]. Balbutier à deux une langue anglaise qui n'est maternelle pour aucun des interlocuteurs est une solution encore plus inacceptable [...] ». Ainsi se définit l'anglais, et cela paraît assez pour que l'on doive mesurer tous les dangers de son hégémonie ».

Si le latin était choisi comme langue de diffusion mondiale, il n'y aurait pas lieu de s'inquiéter. Encore qu'il conviendrait de le normaliser, de le moderniser. Mais aujourd'hui, seul l'anglais est en lice, un choix apparemment unique. Et, bien sûr, nous ne saurions l'accepter. Comme nous ne saurions tolérer que la Suisse soit à son tour sur le point de faire de l'anglais sa quatrième langue nationale. Les anglophones eux-mêmes nous mettent en garde contre cette anglomanie, contre cet anglais « de bazar » d'une part, et surtout, mais surtout, contre la profusion outrancière des anglo-américanisms, d'autre part. Alors, privilégiant le raz-de-marée envahissant notre pays, cette fascination, même d'une partie des masses pour une espèce d'anglais, la Suisse ne va-t-elle pas, à terme, s'engouffrer dans le créneau des unilingues, se mouvant sous la voilure d'un anglais-américain utilitaire, caricature d'anglais d'une infinie pauvreté. Nous serons alors devenus les sinistrés de la parole !